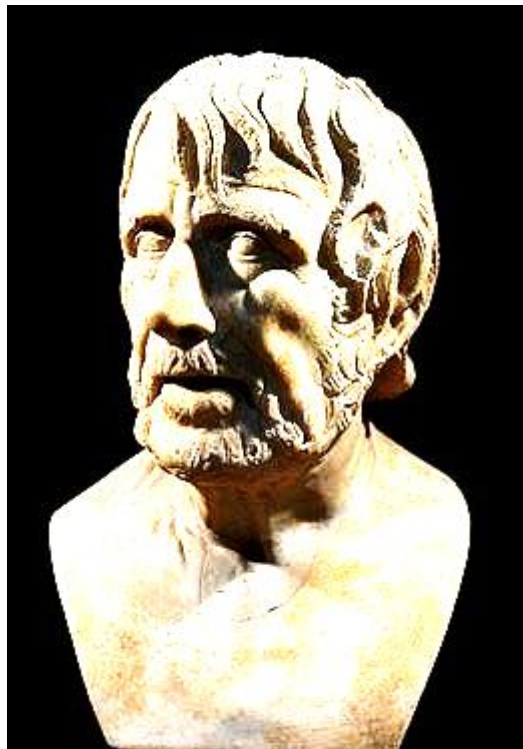


Latin s7 – EEB2

Prébac 2016-2017

Sénèque,

Propos sur la mort



Sénèque, buste en marbre, Naples, Musée archéologique national

Sommaire

Contexte

INTRODUCTION – Rome et la philosophie

A - Une sagesse antique : le *memento mori*

- iconographie
- trois approches de la mort dans la philosophie antique
- de la sagesse au salut

B - L'épicurisme :

- Dans le jardin d'Epicure
- Lucrèce, *De Rerum natura*, II, vers 1 à 61
- Lucrèce, *De Rerum natura*, III, vers 1053 à 1094

Sénèque

A - Introduction

- L'école du portique
- Biographie de Sénèque

B - Texte étudié en latin : *Lettres à Lucilius*, VIII, 70

C - Textes complémentaires :

- *Lettres à Lucilius*, IX, 77
- « Consolation à Marcia »

Le philosophe face à la mort

A - la mort de Sénèque

- Tacite, *Annales*, XV, 60-64
- Représentations iconographiques de la mort de Sénèque

B - La mort de Socrate

- La mort de Socrate peinte par David
- Cicéron, *Tusculanes*, I, XL – 96sq ; encadré sur Cicéron philosophe.
- Platon, *Phédon*, 66

Prolongements

- Epictète, « Qu'est-ce qu'un stoïcien ? »
- Nietzsche, « Le stoïcien, tyran de lui-même »
- Pistes de réflexions

Contexte

INTRODUCTION - Rome et la philosophie

La **sagesse** – en grec σοφία, en latin *sapientia* – est, pour les Anciens, le but de la philosophie. C'est à la fois un **savoir** et un **savoir-vivre** : toute philosophie de l'Antiquité commence par **analyser le monde** pour découvrir les **principes d'une morale**. Si l'école de Platon (l'Académie) centre sa réflexion sur la recherche de la vérité, les deux autres courants majeurs de la philosophie grecque, le **stoïcisme** et l'**épicurisme**, ont pour but ultime la **vita beata**, le bonheur.

Les fils de Socrate

Après les travaux des physiciens comme Thalès, Anaximandre, Anaxagore, explorant le monde pour chercher à l'expliquer par un principe unique ; après Parménide fondant la philosophie de l'être et Empédocle qui ayant établi la permanence des éléments partage le monde entre Haine et Amour ; après le travail des sophistes sur les savoirs, la logique et le discours ; **Socrate** fonda une **autre conception de la sagesse**, en donnant un tout **méthodique** à la **recherche de la vérité**.

C'est à partir de l'enseignement de Socrate, tel que le transmet et le développa **Platon**, que les penseurs, vite opposés en écoles concurrentes, ordonnèrent leurs réflexions. La philosophie produisit ses premiers écrits théoriques et esquisse ses divisions en **morale, logique et physique**.

Des siècles plus tard, les Romains virent dans le *Socratis fons* l'origine véritable des différents courants philosophiques qu'ils cultivèrent eux-mêmes.

Rome et les philosophes

C'est au **contact de la Grèce** que les Romains s'instruisent philosophiquement. Par tempérament, ils se montrent méfiants vis-à-vis de ces savantes théories : très **pragmatiques**, ils préfèrent les actes aux beaux discours, qui, de toute façon, comme le montre l'histoire de la Grèce, contribuent à mettre le désordre dans les esprits et les cités.

Quand, en 155 av. JC, trois philosophes athéniens furent envoyés en ambassade à Rome, l'un d'eux, l'académicien Carnéade, se mit à tenir des propos contradictoires sur la justice, affirmant un jour qu'elle était « de nature », et le lendemain qu'elle était « de convention » : on se hâta de renvoyer chez eux ces esprits subversifs.

Néanmoins les progrès de l'hellénisme, dès la seconde moitié du II^e siècle avant JC, permirent à des **philosophes grecs de s'installer** dans l'entourage des grands personnages, et quelques décennies plus tard les jeunes gens de bonne famille, lors de leur séjour d'étude en Grèce, acquéraient les éléments de philosophie tout en étudiant la rhétorique.

L'œuvre de Cicéron

Cette culture philosophique restait toutefois résolument grecque, par l'esprit comme par la langue dans laquelle étaient écrits ses textes théoriques.

L'immense mérite de Cicéron fut non seulement de créer une **littérature philosophique en langue latine**, mais encore de romaniser les problématiques et les débats d'idées entre écoles. C'est en faisant dialoguer des Romains qu'il organise ce débat, dans lequel il se ménage volontiers le rôle d'arbitre.

Source incomparable **d'informations** sur la pensée grecque et sa réception à Rome, son œuvre philosophique ne saurait être réduite à une compilation savante : l'éclectisme cicéronien, sa méfiance à l'égard des systèmes dogmatiques, sa volonté de mettre la méditation au service de l'action supposent un impressionnant **travail critique**, et presque un engagement militant, lors des crises de la fin de la République, au service de la pensée.

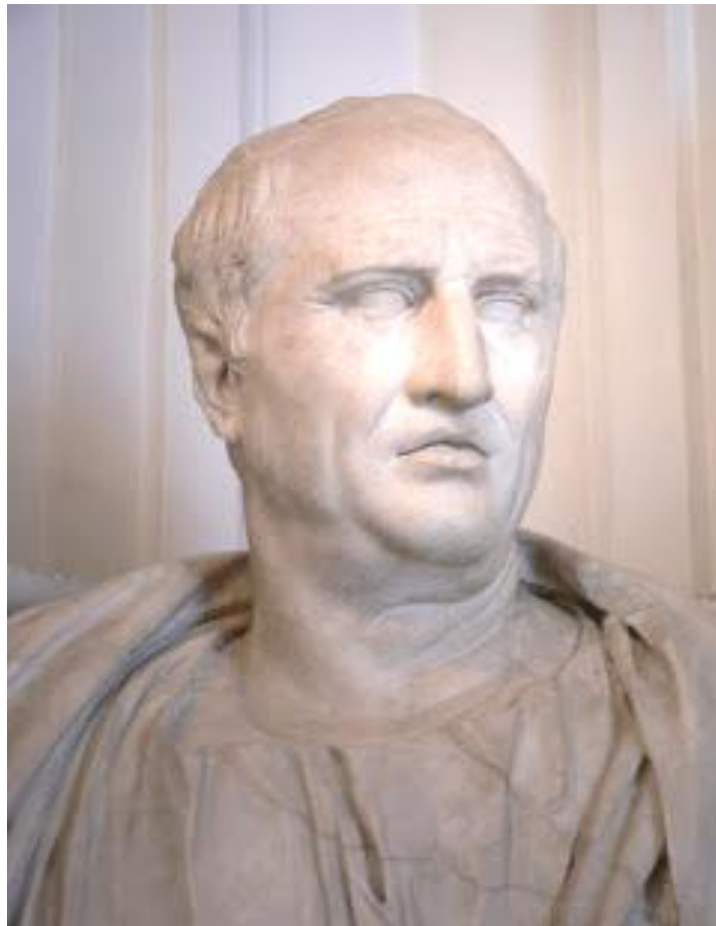
La philosophie dans la cité

Les crises des valeurs romaines, au 1^{er} siècle av. JC, facilita paradoxalement un grand engouement pour certains thèmes philosophiques : face aux troubles de la vie politique, le **détachement épicurien** s'accordait avec la tentation de *l'otium*, tandis que le **culte stoïcien de la vertu** s'incarnait en la personne héroïque de **Caton d'Utique**, homme de devoir jusqu'au suicide.

Sous Auguste, le retour à la paix favorisa un **épicurisme assez mondain**, légitimant l'abstention de la vie politique et la recherche d'une tranquillité propice à la poésie : Horace et les élégiaques s'en inspirent largement.

Mais sous le Haut-Empire, la nostalgie de la République suscita un **retour en force du stoïcisme**, qui finit par s'accorder avec le principe même du régime impérial.

Dès la fin du II^{ème} siècle après JC, la **morale stoïcienne**, fondement d'une sorte de religion laïque, se retrouva largement dans la **morale chrétienne**, tandis que le **néo-platonisme**, relecture mystique du système platonicien, procurait un modèle philosophique à la théologie de la nouvelle religion. Dans cette conversion de la pensée antique, seul demeura banni, et durablement, l'épicurisme, avec son refus de toute religion, son matérialisme absolu et son exigeante affirmation de la liberté humaine.



Cicéron, Rome, musée du Capitole.

A - Une sagesse antique : le memento mori

1) iconographie



Mosaïque, 1^{er} siècle avant JC, musée archéologique national de Naples

Symboles :

La roue : -----

La pourpre (à gauche) : -----

La peau de chèvre (à droite) : -----

Le papillon : -----

Le crâne : -----



Mosaïque, Ier siècle, Rome, couvent de San Gregorio

Transcription et traduction de l'inscription en grec : -----

Interprétation : -----

2) Trois approches de la mort dans la philosophie antique

Pour Platon :

« Ainsi donc, il est bien vrai que ceux qui, au sens exact du terme, se mêlent de philosopher, s'exercent à mourir et que l'idée d'être mort est pour eux, moins que pour personne au monde, objet d'effroi. »

Phédon 67d-e

« Mais l'âme à laquelle appartient l'élévation de la pensée et la contemplation de la totalité du temps et de l'être, crois-tu qu'elle fasse grand cas de la vie humaine ? Un tel homme ne regarde donc pas la mort comme une chose à craindre. » *La République* VI, 86a

Pour les épicuriens :

« Si bien qu'il est sot celui qui dit craindre la mort non pas parce qu'elle l'affligera lorsqu'elle sera là, mais parce qu'elle l'afflige à l'idée qu'elle sera là. (...) Le plus terrifiant des maux, la mort, n'a donc aucun rapport avec nous, puisque précisément tant que nous sommes la mort n'est pas là, et une fois que la mort est là nous ne sommes plus. » Epicure, *Lettre à Ménécée*

Pour les stoïciens :

Ce ne sont pas les choses qui troublent les hommes, mais les représentations énoncées sur les choses : ainsi la mort n'est rien de terrible, mais la représentation énoncée sur la mort : qu'elle est terrible – voilà ce qui est terrible » *Manuel d'Epictète*

A.D. : *Vous avez souvent parlé, en citant prioritairement Platon, de la philosophie comme exercice de la mort. Qu'est-ce que cette idée peut signifier pour nous aujourd'hui ?*

Précisons tout d'abord quel sens avait cette formule dans l'Antiquité. Il faut évidemment commencer par Platon, puisqu'il a dit en toutes lettres que la philosophie est un exercice de la mort. Mais il l'a dit d'une manière paradoxale. Il ne voulait pas dire : il faut s'exercer à faire le mort, si l'on peut dire, ou à mimer la mort, par exemple comme Charles-Quint se mettant dans son cercueil, mais il voulait dire : il faut détacher l'âme du corps. Il ne s'agissait pas d'un exercice de la mort, mais au contraire d'un exercice de la vie spirituelle, ou intellectuelle, de la vie de pensée ; il s'agissait de trouver un autre mode de connaissance que la connaissance sensible. On peut dire aussi qu'il fallait passer du moi empirique et inférieur, destiné à mourir, au moi transcendantal ; Socrate, dans le *Phédon* (115 c), distingue nettement entre le moi qui va bientôt devenir un cadavre après avoir bu la ciguë, et le moi qui dialogue et agit spirituellement. Il ne s'agit pas du tout de se préparer à la mort ; mais comme Platon était toujours ironique, il évoquait la représentation que les non-philosophes se faisaient des philosophes comme de gens tout pâles, qui ont l'air de moribonds ; ce qu'il voulait dire, c'est tout simplement qu'il fallait se détacher de la vie sensible. Ce qui pouvait d'ailleurs avoir des résultats sur la santé ; mais la mort n'était pas visée. En fait, les stoïciens eux aussi ont beaucoup parlé de l'exercice de la mort, dans la perspective d'un exercice dont nous avons déjà parlé : la préparation aux difficultés de la vie, la *praemeditatio malorum* ; les stoïciens disaient toujours : il faut penser que la mort est imminente ; mais c'était moins pour se préparer à la mort que pour découvrir le sérieux de la vie. Marc Aurèle, par exemple, en tant que stoïcien, disait : il faut accomplir chaque action comme si c'était la dernière ; ou encore : il faut passer chaque jour comme si c'était le dernier. Il s'agit de se rendre compte que le moment que l'on vit encore a une valeur infinie, que, comme la mort va peut-être l'interrompre, il s'agit de vivre d'une manière extrêmement intense tant que la mort n'est pas là. Les épicuriens parlaient aussi de la mort. Selon Sénèque, Épicure disait « pense à la mort » ; mais ce n'était pas du tout non plus pour se préparer à la mort, mais au contraire, exactement comme chez les stoïciens, pour prendre conscience de la valeur de l'instant présent. C'est le fameux *carpe diem* d'Horace : cueille l'aujourd'hui, sans penser à demain. De plus, la pensée de la mort, dans la perspective épicurienne, visait à nous faire comprendre en profondeur l'absence de tout rapport entre la mort et le vivant que nous

sommes : « la mort n'est rien pour nous », disaient les épicuriens, elle n'a aucun rapport avec nous. Il n'y a aucun passage de l'être au néant. Ce qui est, est, un point c'est tout. La mort n'est pas un événement de la vie, dira Wittgenstein⁹. Pour les épicuriens, il y avait aussi l'idée, commune aux stoïciens, qu'il faut vivre chaque jour comme si on avait achevé sa vie ; et donc avec la satisfaction le soir de se dire : « j'ai vécu ». Il y a là deux aspects : premièrement, dans cette perspective, le jour a été vécu dans toute son intensité, mais en même temps, quand le lendemain viendra, on considérera ce nouveau jour comme une chance inespérée. Au fond, on se dit : on a déjà tout eu dans un seul instant d'existence. Il s'agit toujours d'une prise de conscience de la valeur de l'existence.

Finalement, aussi bien Platon que les stoïciens et les épicuriens ont toujours considéré l'exercice de la mort comme un exercice de la vie. Dans une célèbre formule de l'*Éthique* – dans la quatrième partie, théorème 67 –, Spinoza dit : « L'homme libre ne pense pas à la mort, sa sagesse n'est pas méditation de la mort, mais méditation de la vie. » Évidemment, il critique certainement la formule platonicienne, mais peut-être aussi les chrétiens, le *memento mori* des chrétiens. Donc, Spinoza a critiqué l'exercice de la mort, mais, au fond, il a peut-être eu tort, car en fait la méditation ou la pensée ou l'exercice de la mort sont finalement toujours un exercice de la vie.

3) *De la sagesse au salut*

Henri-Irénée Marrou estime que c'est sur le plan religieux qu'entre l'Antiquité « classique » et l'Antiquité « tardive » s'est produite la mutation essentielle. Et il compare deux hommes de culture : Cicéron, penseur païen, et Augustin, penseur chrétien – mais nourri de pensée cicéronienne...

A tel moment de sa destinée – ainsi, devant la mort de sa fille, nous voyons <Cicéron> déjà chercher à se consoler par une foi encore incertaine et timide dans l'héroïsation et l'immortalité ; il reste que, devant l'essentiel de sa formation aux philosophes grecs de son temps, Cicéron est un homme libéré par le progrès des lumières et la critique dissolvante des croyances religieuses anciennes qui est le trait dominant de l'époque hellénistique ; son idéal de sagesse est un idéal humain, trop humain : c'est celui du bonheur, de la « vie heureuse », *vita beata*, du meilleur aménagement possible de notre brève journée terrestre. « Après tout nous n'avons qu'une vie », comme Soljenitsyne le fait dire à deux personnages de son *Premier Cercle*. C'étaient là les mots mêmes dont se servait, contemporain de Cicéron, le poète Catulle : « Vivons ma Lesbie, et aimons-nous... Les feux du soleil peuvent mourir et renaître ; pour nous, quand une fois est morte la brève lumière de notre vie, *Nocte cum semel occiderit brevis lux*, il nous faut bien dormir une seule et même nuit éternelle... »

Par contraste, prenons un homme de l'Antiquité tardive, comme Saint-Augustin – et si nous l'appelons ici en témoignage, ce n'est pas comme représentant de la religion chrétienne devenue dominante : les derniers païens, contre lesquels il polémique, sont des hommes aussi religieux que lui et religieux comme lui ; il vit à nouveau au sein d'une grande époque religieuse où le problème essentiel de l'existence n'est plus celui de ce bonheur éphémère et précaire ; ce qui maintenant est passé au premier plan de ses préoccupations, c'est le problème du salut et celui des rapports avec Dieu.

B – Approfondissement sur l'épicurisme

1) Dans le jardin d'Epicure

* C'est dans un **jardin athénien** que se retrouvaient les épicuriens, voilà pourquoi l'épicurisme est souvent appelé « école du jardin ».

* Cette doctrine repose entièrement sur l'enseignement d'**Épicure** lui-même. Né à Samos en 341 av JC, il fréquenta d'abord des platoniciens, mais s'en détourna pour élaborer son propre système.

1 – Une physique atomiste

* L'idée que le monde et ses phénomènes s'expliquent par **le mouvement et l'assemblage de corpuscules** trop petits pour être vus remonte à Leucippe, au début du V^e siècle av. JC, et fut développée par Démocrite (470 ? - 370?). Si on analyse les composés en divisant leurs composants, on arrive nécessairement à des **corps simples**, unité minimale de matière : en grec ἄτομα (en latin **insecabilis**) signifie « que l'on ne peut pas diviser »

* La démarche est conceptuelle et non expérimentale, puisque la caractéristique des atomes est d'être si petits qu'ils échappent à notre perception.

* Le problème est dès lors de « reconstruire » le monde à partir de ces grains que Lucrèce appelle **semina rerum, primordia, principia**. Pour Démocrite, ils s'assemblent par le mouvement centrifuge d'un tourbillon. Pour Épicure, les attributs des atomes et leur mouvement (forme, poids, chute verticale dans le vide) – se déduisent par analogie de ce que l'on observe dans la nature. Et pour que, malgré leurs trajectoires parallèles, ils se rencontrent, il faut nécessairement que survienne une légère déviation, le **clinamen**.

2 – Vers la liberté

* Les conséquences de cette thèse sont considérables : le **clinamen** intervient de façon absolument **indéterminée** (*incerto tempore, incerto loco*) ; et de cet événement initial découle, de choc en choc, la composition de tous les êtres naturels, ce qui suppose des « pactes naturels » (*foedera naturae*) qui stabilisent ces rencontres. On passe de l'indéterminé au déterminé, sans que s'exerce une volonté transcendante, par l'effet d'une capacité de la nature à se générer sans cesse elle-même.

* Sans cesse tout naît, tout périt, par l'effet du flux des atomes, mais notre expérience du monde nous enseigne que certains équilibres se perpétuent. Le monde d'Épicure n'est donc pas absurde, il est simplement vide de toute providence. Et nous-mêmes bénéficions de cette **liberté absolue qu'instaure l'indétermination du clinamen**.

3 – Epicure le libérateur

* Cette analyse de la nature (en grec *physio-logia*), avec pour seuls intervenants la matière et le vide, permet de balayer le discours des mythes qui en entretenant le mensonge de volontés divines transcendantes a précipité l'homme dans la crainte des châtements divins et la soumission au fatalisme.

* Conçue par un exercice rigoureux de la **raison** (codifié par la « canonique »), cette physiologie libère l'homme de façon radicale et définitive. Quant aux dieux, il se peut qu'ils existent, mais il est sûr qu'ils ne s'occupent pas du monde, et Épicure les relègue dans des « inter-mondes » où ils existent pour leur propre compte. .. Lucrèce est littéralement ébloui par la grandeur de la découverte d'Épicure, qu'il célèbre dans un éloge célèbre. C'est l'humanité tout entière qui est tirée de son long aveuglement.

4 – Une morale scandaleuse

* **Vivre selon la nature** c'est donc vivre selon la **voluptas**, état de bien-être qui accompagne en nous le libre accomplissement en nous du mouvement de la nature. Par exemple la satisfaction de se rassasier quand on a le ventre vide. Et il ne faut pas rechercher autre chose : là commencent les errements qui aboutissent à l'exact contraire de la **voluptas**, à savoir la douleur. La **voluptas** épicurienne se définit donc comme absence de souffrance ; c'est un état qui consiste en la **satisfaction des besoins naturels et nécessaires**. En réglant strictement sa vie sur ce principe, l'homme échappe à tout tracas, il cesse d'être ballotté par de vains désirs, il trouve le calme : **ataraxia**

* Mais ce mot *voluptas* choqua les autres morales antiques, et notamment les principes des Romains qui assimilent le plaisir à un amollissement coupable. De plus la recherche du calme aboutissait logiquement à un total **désengagement** des tracas de la vie publique : dans le jardin bien clos d'Épicure on ne faisait aucun cas du pouvoir, de la gloire, et autres vanités épuisantes. Ce repli (« Vis caché » disait le maître) était pour les Romains une vraie désertion. Dans la controverse qui s'en suivit l'épicurisme fut caricaturé, confondu avec la débauche systématique et quasiment frappé d'infamie. En fait, Cicéron et Sénèque, tout en refusant ce système matérialiste et contestataire, reconnaissent que la vie du sage épicurien est austère, ascétique, gouvernée par les plaisirs de la raison, la simplicité des besoins et la sérénité.

5 – Une mode sympathique

* Épicure passe pour avoir écrit quelques traités, des lettres à ses amis, et on recensa ses « maximes souveraines ». Mais cette littérature semble avoir moins contribué à son expansion que le rayonnement de petits cercles épicuriens, où l'on cultivait l'amitié et la méditation.

* **Lucrece** en écrivant son *De Rerum natura* vise plus haut, c'est tout l'enseignement du maître qu'il entend développer de façon argumentée, en un seul poème. Heureusement, car nous avons presque tout perdu de ce qu'Épicure avait écrit ! En tout cas dès cette époque l'épicurisme avait fait des adeptes fervents, comme **Torquatus** qui, dans le *De Finibus* de Cicéron, en fait l'exposé, Atticus, l'Ami de Cicéron, et peut-être même César, incroyant notoire.

* A la génération suivante, l'épicurisme devint une véritable mode, car il légitimait un *otium* dont avait bien besoin des Romains traumatisés par les guerres civiles. Un art de vivre délicat, voilà ce qu'était devenue la fantastique aventure intellectuelle célébrée par Lucrece !

Arrêt sur image



L'argenterie, très en vogue à la fin de l'époque républicaine, est surtout travaillée au repoussée, technique délicate qui permet de s'attacher aux effets de volume et à la mise en espace des motifs. Ce gobelet est haut de 10cm et son diamètre varie de 8cm à 10cm. Il a une anse verticale et trois pieds en boule.

Qu'est-ce qui le distingue des autres vases à boire comme les *canthares* ou les *skyphoi* ?

Art et histoire

Dès la fin du 1er siècle av. JC, la vaisselle en argent n'est plus l'apanage d'une élite. On apprécie particulièrement les vases à boire, comme en témoigne les nombreuses coupes trouvées dans une exploitation vinicole à Boscoreale, près de Pompéi.

Y figure une série de quatre gobelets qui développent un thème épicurien à la mode au 1er siècle, la précarité de la vie. Sous des guirlandes de roses, des squelettes s'organisent en huit scènes qui évoquent la comédie de la vie à travers de multiples symboles (notamment des masques de théâtre). Sur cette face on peut voir deux philosophes qui sont sans doute Zénon le stoïcien et Épicure, debout face à face. Ils portent une besace et un bâton. Zénon contemple avec mépris Épicure qui saisit une part d'un gros gâteau posé sur une table. Un cochon réclame aussi sa part. Une inscription proclame : « la jouissance est le bien suprême ».

Expliquez cette scène et justifiez sa présence sur un tel objet.

Techniques et effets

Etudiez la composition de cette scène. Quels éléments soulignent l'aspect théâtral ?

Les mystères de Lucrèce

T. Lucretius Carus, né entre 99 et 94, mort entre 55 et 50 av. JC

De la vie de Lucrèce nous ne savons rien – sauf qu'il était connu de Cicéron, qui eut en mains son ouvrage en février 54 av. JC, et lui t, prouva suffisamment de qualité pour le faire éditer... alors même que l'orateur détestait l'épicurisme !

Une légende malveillante, colportée depuis saint Jérôme, prétend qu'il s'était rendu fou en absorbant un philtre d'amour et finit pas se suicider : manière de dire que l'Eglise catholique considérait **l'épicurisme** comme une folie furieuse.

Le titre **De rerum natura** traduit le grec *Péri phuseôs*, « sur la nature », qui était peut-être celui d'un livre d'Epicure, mais conviendrait à tout traité de « physique ». En fait, si l'on considère que, pour les épicuriens, la natura n'est pas un état, mais un processus (« le fait de naître »), on gagnerait à le traduire « poème sur la formation du monde » ou encore « De la genèse de êtres ».

Les livres (ou chants) I et II mettent en place **la méthode logique d'analyse des phénomènes** (la canonique) et traitent des **atomes** et de la **formation des corps**. Les livres III et IV traitent de **l'esprit** (animus) et de **l'âme** (anima), l'un et l'autre de nature corporelle, donc mortelle. Le livre IV étudie les **sensations** et les **passions**, les livres V et VI, le **monde** et les événements terribles qui le secouent.



2) Lucrèce, De Rerum Natura, II, v. 1 – 61 : qu'est-ce que le bonheur ?

Suave, mari magno turbantibus aequora ventis,
e terra magnum alterius spectare laborem;
non quia vexari quemquamst jucunda voluptas,
sed quibus ipse malis careas quia cernere suavest.
Suave etiam belli certamina magna tueri 5
per campos instructa tua sine parte pericli;
sed nihil dulcius est bene quam munita tenere
edita doctrina sapientum templa serena,
despicere unde queas alios passimque videre
errare atque viam palantes quaerere vitae, 10
certare ingenio, contendere nobilitate,
noctes atque dies niti praestante labore
ad summas emergere opes rerumque potiri
miseras hominum mentes, o pectora caeca!
qualibus in tenebris vitae quantisque periclis 15
degitur hoc aevi quodcumquest! nonne videre
nil aliud sibi naturam latrare, nisi utqui
corpore sejunctus dolor absit, mensque fruatur
jucundo sensu cura semota metuque?
Ergo corpoream ad naturam pauca videmus 20
esse opus omnino: quae demant cumque dolorem,
delicias quoque uti multas substernere possint .
Gratius interdum neque natura ipsa requirit,
si non aurea sunt juvenum simulacra per aedes
lampadas igniferas manibus retinentia dextris, 25
lumina nocturnis epulis ut suppeditentur,
nec domus argento fulget auroque renidet
nec citharae reboant laqueata aurataque templa,
cum tamen inter se prostrati in gramine molli
propter aquae rivum sub ramis arboris altae 30
non magnis opibus jucunde corpora curant,
praesertim cum tempestas adridet et anni

tempora conspergunt viridantis floribus herbas.
Nec calidae citius decedunt corpore febres,
textilibus si in picturis ostroque rubenti 35
jacteris, quam si in plebeia veste cubandum est.
quapropter quoniam nihil nostro in corpore gazae
proficiunt neque nobilitas nec gloria regni,
quod super est, animo quoque nil prodesse putandum;
Si non forte tuas legiones per loca campi 40
fervere cum videas belli simulacra cientis,
subsidiis magnis et opum vi constabilitas,
ornatas armis stlattas pariterque animatas,
his tibi tum rebus timefactae religiones
effugiunt animo pavidae mortisque timores 45
tum vacuum pectus lincunt curaque solutum.
Quod si ridicula haec ludibriaque esse videmus,
re veraque metus hominum curaeque sequaces
nec metuunt sonitus armorum nec fera tela
Audacterque inter reges rerumque potentis 50
versantur neque fulgorem reverentur ab auro
nec clarum vestis splendorem purpureai,
quid dubitas quin omnis sit haec rationis potestas,
omnis cum in tenebris praesertim vita laboret?
Nam vel uti pueri trepidant atque omnia caecis 55
in tenebris metuunt, sic nos in luce timemus
inter dum, nihilo quae sunt metuenda magis quam
quae pueri in tenebris pavitant finguntque futura.
Hunc igitur terrorem animi tenebrasque necessessest
non radii solis neque lucida tela diei 60
discutiant, sed naturae species ratioque.

Expliquez la métaphore initiale

Les termes clefs pour définir le bonheur

Que rejette Lucrèce, et pourquoi ?

Traduction universitaire

Quand les vents font tourbillonner les plaines de la mer immense, il est doux de regarder de la terre ferme le grand effort d'autrui; non parce que le tourment de quelqu'un est un plaisir agréable mais parce qu'il est doux de discerner les maux auxquels on échappe soi-même. Pareillement il est doux d'observer les grands combats d'une guerre, dans leur déploiement ordonné sur les champs de bataille, sans participer au danger; mais rien n'est plus doux que d'occuper les hauteurs bien protégées par le savoir des sages, temples tranquilles d'où l'on peut plonger ses regards vers les autres, les voir errer de-ci de-là, chercher le chemin d'une vie hasardeuse, rivaliser de talent, lutter pour leur rang, s'efforcer nuit et jour, en une énergie exceptionnelle, d'atteindre les sommets de l'opulence et du pouvoir. Ô misérables pensées, ô cœurs aveugles des hommes ! Cette petite génération-ci, dans quelles ténèbres et quels grands dangers de vie ce passe cette existence qui est la nôtre ? Comment ne pas voir que la nature ne réclame rien d'autre pour elle que la douleur soit éloignée du corps et que l'esprit libéré de crainte et de souci jouisse d'une sensation agréable ? Nous voyons donc que peu de choses sont vraiment nécessaires à la nature physique puisque celles qui ôtent la douleur peuvent aussi mettre à notre disposition beaucoup d'agréments. Sans que la nature elle-même l'exige, si dans les maisons ne se trouvent pas des statues dorées de jeunes gens tenant dans leur main droite des torches enflammées pour diffuser la lumière sur des banquets nocturnes, si une demeure n'est pas brillante d'argent ni reluisante d'or, si des cithares ne font pas résonner les pièces lambrissées d'or, il est parfois plus agréable de s'allonger entre soi sur un tendre gazon près d'un ruisseau, sous les branches d'un arbre élancé pour déjeuner sans grandes dépenses, surtout si le temps est souriant et que la saison parsème de fleurs les pelouses verdissantes.

Et les fièvres brûlantes ne quittent pas notre corps plus vite, que l'on s'agite sous une couverture brodée et le rouge de la pourpre ou que l'on soit allongé sous un drap plébéien. Finalement puisque les richesses ne sont d'aucun profit pour notre corps, pas plus que la noblesse ou la gloire d'un trône, il ne reste qu'à juger qu'elles ne sont pas plus utiles à notre âme.

Si d'aventure en regardant s'agiter avec ferveur tes légions sur le Champ de Mars s'entraînant à la guerre fortifiées par de grandes réserves et par l'importance des moyens, équipées d'armes et également pleines de courage, alors effrayés par ces choses tes scrupules religieux s'enfuient de ton esprit et la crainte apeurée de la mort quitte ta poitrine libre et exempte de souci.

Mais si nous comprenons que tout cela n'est qu'un jeu ridicule et qu'en vérité, les craintes humaines et les soucis qui s'y attachent ne craignent ni le fracas des armes ni les traits cruels, habitent hardiment les rois et les puissants, ne respectent pas l'éclat de l'or ni l'illustre magnificence d'un manteau de pourpre, pourquoi douter que la raison en son tout n'aurait pas cette puissance surtout quand toute notre existence peine dans les ténèbres ?

[En effet de même que les enfant tremblent et ont peur de tout dans les ténèbres aveugles, de même nous nous craignons parfois dans la lumière des choses qui ne sont en rien plus à craindre que ce que les enfants redoutent dans les ténèbres et s'imaginent devoir se produire.]

Il est donc nécessaire que ce soient non les rayons du soleil ni les traits lumineux du jour qui chassent l'effroi et l'obscurité de l'âme mais l'explication et l'observation de la nature

Traduction de Bertrand Chesneau

3) Lucrèce, *De la nature des choses*, Livre III - (vers 1053- 1094) : la peur de la mort

Si possent homines, proinde ac sentire uidentur
pondus inesse animo, quod se grauitate fatiget,
e quibus id fiat causis quoque noscere et unde 1055
tanta mali tamquam moles in pectore constet,
haud ita uitam agerent, ut nunc plerumque uidemus
quid sibi quisque uelit nescire et quaerere semper,
commutare locum, quasi onus deponere possit.
Exit saepe foras magnis ex aedibus ille, 1060
esse domi quem pertaesumst, subitoque <reuertit>,
quippe foris nihilo melius qui sentiat esse.
Currit agens mannos ad uillam praecipitanter
auxilium tectis quasi ferre ardentibus instans ;
extemplo, tetigit cum limina uillae, 1065
aut abit in somnum grauis atque obliuia quaerit,
aut etiam properans urbem petit atque reuisit.
Hoc se quisque modo fugit, at quem scilicet, ut fit,
effugere haud potis est : ingratus haeret et odit
propterea, morbi quia causam non tenet aeger ; 1070
quam bene si uideat, iam rebus quisque relictis
naturam primum studeat cognoscere rerum,
temporis aeterni quoniam, non unius horae,
ambigitur status, in quo sit mortalibus omnis
aetas, post mortem quae restat cumque manendo. 1075
Denique tanto opere in dubiis trepidare periculis
quae mala nos subigit uitai tanta cupido ?
Certe equidem finis uitae mortalibus adstat
nec deuitari letum pote, quin obeamus.
Praeterea uersamur ibidem atque insumus usque 1080
nec noua uiuendo procuditur ulla uoluptas ;
sed dum abest quod auemus, id exsuperare uidetur
cetera ; post aliud, cum contigit illud, auemus
et sitis aequa tenet uitai semper hiantis.
Posteraque in dubiis fortunam quam uehat aetas, 1085
quidue ferat nobis casus quiue exitus instet.
Nec prorsum uitam ducendo demimus hilum
tempore de mortis nec delibare ualemus,
quo minus esse diu possimus forte perempti.
proinde licet quod uis uiuendo condere saecula, 1090
mors aeterna tamen nihilo minus illa manebit,
nec minus ille diu iam non erit, ex hodierno
lumine qui finem uitai fecit, et ille,
mensibus atque annis qui multis occidit ante.

Traduction :

Si les hommes, comme ils semblent sentir sur leur cœur le poids qui les accable, pouvaient aussi connaître l'origine de leur mal et d'où vient leur lourd fardeau de misère, ils ne vivraient pas comme ils vivent trop souvent, ignorant ce qu'ils veulent, cherchant toujours une place nouvelle comme pour s'y libérer de leur charge. [3,1060] L'un se précipite hors de sa riche demeure, parce qu'il s'ennuie d'y vivre, et un moment après il y rentre, car ailleurs il ne s'est pas trouvé mieux. Il court à toute bride vers sa maison de campagne comme s'il fallait porter secours à des bâtiments en flamme ; mais, dès le seuil, il baille ; il se réfugie dans le sommeil pour y chercher l'oubli ou même il se hâte de regagner la ville. Voilà comme chacun cherche à se fuir, mais, on le sait, l'homme est à soi-même un compagnon inséparable et auquel il reste attaché tout en le détestant ; [3,1070] l'homme est un malade qui ne sait pas la cause de son mal. S'il la pouvait trouver, il s'appliquerait avant tout, laissant là tout le reste, à étudier la nature ; car c'est d'éternité qu'il est question, non pas d'une seule heure ; il s'agit de connaître ce qui attend les mortels dans cette durée sans fin qui s'étend au-delà de la mort. Enfin pourquoi trembler si fort dans les alarmes ? Quel amour déréglé de vivre nous impose ce joug ? Certaine et toute proche, la fin de la vie est là ; l'heure fatale est fixée, nous n'échapperons pas. [3,1080] D'ailleurs nous tournons sans cesse dans le même cercle ; nous n'en sortons pas ; nous aurions beau prolonger notre vie, nous découvririons pas de nouveaux plaisirs. Mais le bien que nous n'avons pu atteindre encore nous paraît supérieur à tout le reste ; à peine est-il à nous, c'est pour en désirer un nouveau et c'est ainsi que la même soif de la vie nous tient en haleine jusqu'au bout. Et puis nous sommes incertains de ce que l'avenir nous réserve, des hasards de la fortune et de la fin qui nous menace. Mais pourquoi donc vouloir plus longue vie ? qu'en serait-il retranché du temps qui appartient à la mort ? Nous ne pourrions rien en distraire qui diminuât la durée de notre néant. [3,1090] Ainsi tu aurais beau vivre assez pour enterrer autant de générations qu'il te plairait : la mort toujours t'attendra, la mort éternelle, et le néant sera égal pour celui qui a fini de vivre aujourd'hui ou pour celui qui est mort il y a des mois et des années.

Sénèque

A - Introduction

A l'ombre du Portique

C'est sous un **portique** (*stoa* en grec) proche de l'Agora d'Athènes que s'installe le fondateur de l'école stoïcienne, **Zénon de Kitium** (né vers 339 av JC). Il est le premier d'une série de maîtres qui pendant plusieurs siècles enrichissent et firent évoluer cette doctrine : Cléanthe, Chrisippe, Panétius, Posidonius...

1) Une physique de l'énergie

La physique stoïcienne s'inscrit dans la continuité de celle d'**Héraclite d'Ephèse**, pour qui le monde était la combinaison de **quatre éléments** (l'air, le feu, l'eau et la terre). Les corps ainsi formés se combinent eux-mêmes en une totalité ordonnées (le **kosmos**) dont l'harmonie est assurée par un esprit divin, le **nous** νοῦς, raison et providence du monde. On n'a donc pas affaire à un pur matérialisme mais plutôt à un « corporalisme » animé par une raison divine et immanente.

Seule une **tension intérieure** préserve les corps de leur mort inéluctable : le monde lui-même périra dans un **embrasement total** (*ekpurôsis*), avant de renaître peut-être sous un autre aspect tout aussi ordonné. Car l'âme du monde, elle, ne périt pas ; elle est en quelque sorte l'énergie du monde, et notre raison (*ratio*) est comme une parcelle, une étincelle de ce feu divin. Un **principe unique** que le stoïcien appelle Dieu, commande donc à la fois le monde et l'âme du sage.

2 – Une morale de la volonté

La marche vers la sagesse consiste d'abord à conquérir la **liberté intérieure** en s'affranchissant des erreurs de l'opinion commune (*opinio*). Influencés par les cyniques qui prêchaient un détachement absolu par rapport aux biens extérieurs, les stoïciens entendent procurer à « l'homme intérieur » la possibilité de rassembler toutes les forces de sa **volonté**, en réduisant au maximum sa soumission aux désirs et aux craintes des hommes ordinaires, les profanes (*stulti*)

Cette indépendance s'acquiert par un renoncement raisonné à tout superflu et par une **indifférence**... stoïque face aux accidents de la vie, aux douleurs, aux désirs mêmes. Les passions sont des « maladies de l'âme », nous les subissons et elles nous détournent de la seule véritable règle de vie : **vivere secundum naturam**, c'est-à-dire de nous confondre avec l'ordre du monde. Cette sagesse impassible ne s'obtient qu'au prix d'un effort constant, d'un véritable travail du sage sur lui-même pour parvenir à la sérénité : **deo non pareo, sed assentior**, dit le stoïcien, son acquiescement à l'esprit du monde (νοῦς) est un acte volontaire.

3 – Un sage héroïque

Autant l'homme est peu de chose lorsqu'il se laisse balloter par les accidents de la vie (*fortuita*), autant le sage parvient à une grandeur quasi divine en restant indifférent à tout ce qui ne dépend pas de lui, pour se concentrer sur ce qui dépend de lui. Seule **la pratique de la vertu** autorise ce dépassement de soi et constitue le souverain bien (*summum bonum*). Les vertus stoïciennes par excellence sont le courage (**fortitudo**), la grandeur d'âme (**magnitudo animi**), le discernement (**providentia**), la tempérance (**temperantia**), et si elles se déclinent pourrait-on dire en vertus sociales, elles sont d'abord cultivées pour elles-mêmes.

Pour les acquérir il faut étudier beaucoup, les stoïciens sont savants. Il faut surtout pratiquer assidûment la **méditation** (*exercitatio animi*), et pour ne pas être pris au dépourvu réfléchir d'avance sur tous les malheurs à venir (*praemeditatio futurorum malorum*). Ainsi le sage se construit-il une cuirasse sur laquelle ricochent les traits de la vie. Il ne laisse pas entrer la douleur

en lui, il se muscle comme un athlète pour ces combats inévitables.

Dans son évolution historique, la doctrine s'adoucit et Panétius fait la distinction entre les devoirs absolus et les devoirs moyens que peut s'imposer un citoyen respectueux de l'*honestum*, et Cicéron se ralliera à cette exigence mesurée dans son *De officiis*.

4 -le goût des paradoxes

La pensée stoïcienne s'exprime volontiers par **paradoxes** : un paradoxe est une affirmation qui prend le contre-pied de la pensée commune. Par exemple, le malheur est une épreuve profitable : au milieu des tortures le sage est heureux ; toutes les fautes sont égales, que l'on vole un œuf ou que l'on tue son voisin, puisque l'essence de la faute est purement morale...

Redoutables **dialecticiens**, les stoïciens étaient capables de démontrer toutes ces affirmations surprenantes. Souvent ils les assénaient dans des **maximes tranchantes**, des **sententiae** percutantes.

Surtout ils les enseignaient à leurs disciples en empruntant la pédagogie des cyniques : la **diatribe**, qui consiste à interpeller énergiquement le *sultus*, et à lui montre qu'il se conduit comme un imbécile en redoutant la mort, en pleurant un proche disparu, en se mettant en colère. De là tout un style à la fois morigénéateur et péremptoire.

5 – Les stoïciens et la cité

L'ordre du monde s'applique aussi à la communauté humaine, et en se mettant **au service de ses concitoyens**, le stoïcien accomplit son devoir. Il est citoyen de son État comme il est citoyen du monde. Cette attitude coïncidait fort bien avec le **mos majorum**, et la galerie des héros civiques de l'histoire romaine fournit de beaux exemples des vertus cardinales. Le stoïcisme fut donc bien accueilli dans la République romaine, et trouva même en la personne de Caton, contemporain de Cicéron, un militant consciencieux jusqu'au suicide.

Sous l'Empire il anima d'abord la nostalgie républicaine ; mais comme l'affirmation d'un principe unique de régulation du monde pouvait être le fondement théorique d'une monarchie, il s'accommoda à l'ordre nouveau.

Pendant plusieurs siècles le stoïcisme proposa un « **code moral** » conforme aux valeurs romaines. L'empereur Marc-Aurèle (120 -180) fut formé à cette école, et ses *Pensées* constituent, avec le *Manuel* d'Epictète (50-130), un témoignage de ce néo-stoïcisme essentiellement moral.

Arrêt sur image

Les mosaïques couvraient les sols, mais on en insérait aussi dans les murs sous forme de tableaux : les **emblemata**. **A quoi reconnaît-on que cette mosaïque est un emblema ?**

Par son thème ce tableau nous plonge dans un milieu de collectionneurs lettrés. On a souvent pensé reconnaître dans cette assemblée de 7 philosophes les Sept Sages réunis.

A quels traits peut-on reconnaître qu'il s'agit de philosophes ?

On préfère aujourd'hui y voir une représentation de l'Académie de Platon, lui-même figuré sous l'arbre, au milieu de ses disciples auxquels il désigne le cosmos.

Quels détails peuvent en effet faire penser à Athènes et à la Grèce ?

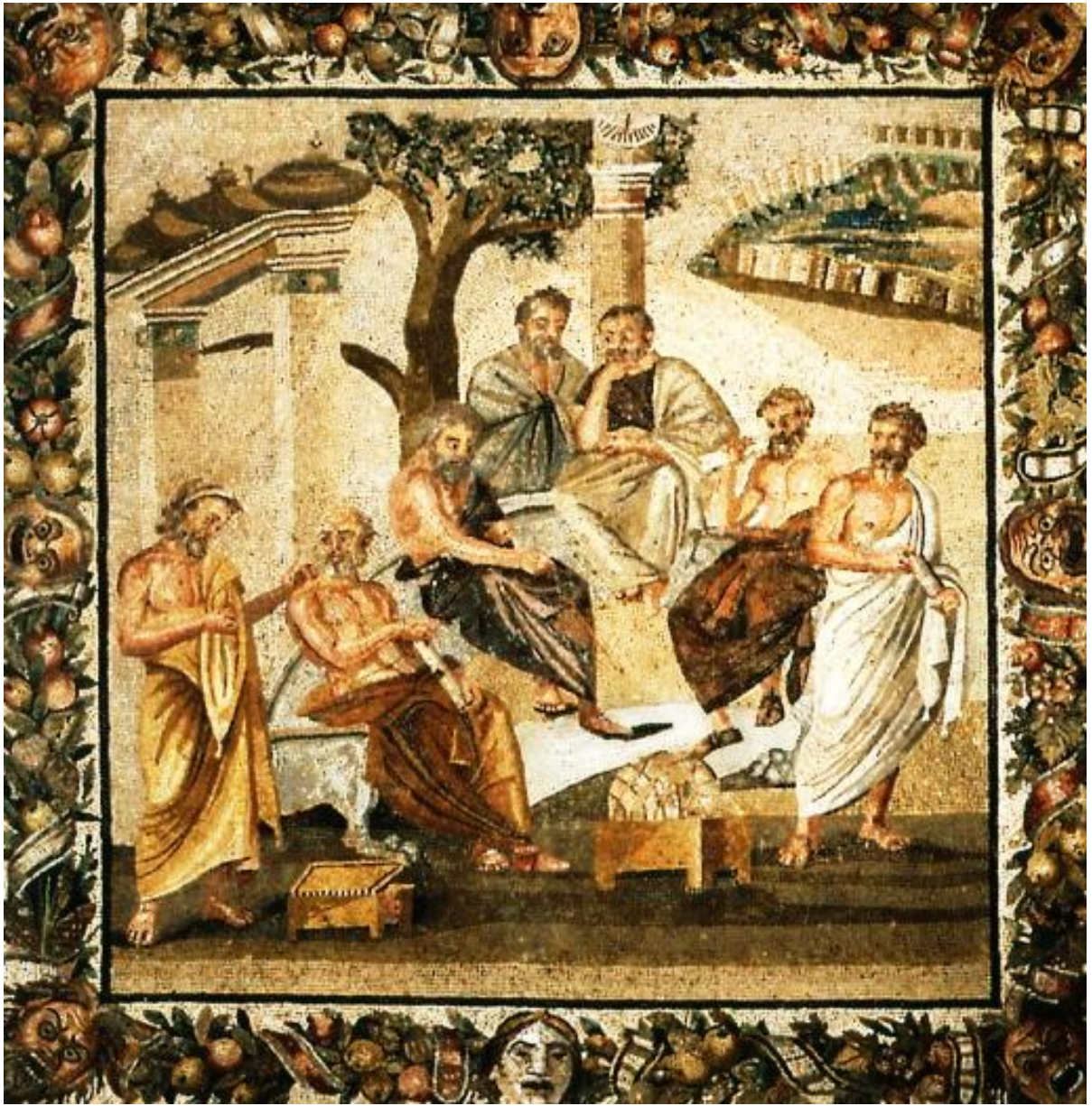
Quels éléments rapprochent toutefois ce tableau des préoccupations et mœurs romaines ?

Techniques et effets

Étudiez la composition de ce tableau (disposition des éléments symboliques, cadran, globe).

Comment la mosaïque suggère-t-elle l'échange intellectuel entre les sept hommes ?

Comment l'artiste introduit-il la variété dans la représentation des personnages ?



Sénèque, stoïcien impérial.

L. Annaeus Seneca, vers 1av. JC – 65 ap. JC

* Né dans une famille de riches notables possédant de vastes domaines à Cordoue, en Espagne, fils d'un rhéteur renommé, Sénèque brilla d'abord par ses talents de conférencier et d'avocat, fréquenta la cour impériale, et, accusé d'adultère avec l'une des sœurs de Caligula, fut relégué en Corse de 41 à 49.

* Son œuvre philosophique commencée vers 39-40 par la **Consolation à Marcia**, se nourrit de cet exil : le *De Ira* étudie les méfaits politiques de la colère des princes, les *Consolations à Helvia* (sa mère) et à *Polybe*, tout en prêchant pour un détachement philosophique plaident pour une amnistie qui le ramènerait à Rome.

* Agrippine, la nouvelle épouse de Claude, obtient son rappel en 49 et lui confie la tâche d'être le **précepteur du jeune Néron**. Stoïcien convaincu, Sénèque publie alors : *De brevitae vitae* (si l'on vit en sage la vie est bien assez longue), *De Tranquillitate animi* (réflexion sur l'engagement dans la vie politique et sociale), *De Constantia sapientis* (le sage est pas sa force morale à l'abri des offenses et des injustices), *De Vita beata* (on peut être sage et riche à la fois), *De Providentia* (nos malheurs ne sont qu'une occasion de mettre en œuvre nos vertus). Enfin les traités *De Clementia* et *De Beneficiis* semblent adressés à Néron, puisqu'ils étudient des « vertus princières » : la clémence et la bienfaisance. Dans le même temps Sénèque compose des tragédies (*Médée*, *Phèdre*, *Agamemnon*...) dans lesquelles l'étude des **passions humaines** et de leur démesure s'inspire du stoïcisme.

A partir de 62, se sentant impuissant face aux excès de Néron, Sénèque essaie de prendre ses distances par rapport à la cour impériale. Il entreprend de convertir au stoïcisme son ami Lucilius, par le biais de lettres philosophiques. Il nous reste 124 de ces **Epistulae ad Lucilium** (ou *Epistulae morales*) qui reposent sur une véritable correspondance ; mais Sénèque a sans doute trié, choisi, remanié ces lettres, effaçant les confidences privées et développant les thèmes philosophiques. En tout cas ces lettres ont visiblement été écrites pour être publiées et constituer une sorte de « catéchisme » stoïcien ».

Soupçonné d'être impliqué dans la conjuration de Pison contre Néron, il s'efforça de mourir en philosophe, le 19 avril 65, en se suicidant sur ordre de l'empereur.



Statue de Sénèque à Cordoue

B - Lettres à Lucilius, VIII – 70

Du suicide. Quand peut-on y recourir? Exemples mémorables.

Seneca Lucilio suo salutem

La vie est un voyage, la mort notre port final

(1) Post longum interuallum Pompeios tuos uidi. In conspectum adulescentiae meae reductus sum; quidquid illic iuuenis feceram uidebar mihi facere adhuc posse et paulo ante fecisse. (2) Praenuigauimus, Lucili, uitam et quemadmodum in mari, ut ait Vergilius noster, terraeque urbesque recedunt, sic in hoc cursu rapidissimi temporis primum pueritiam abscondimus, deinde adulescentiam, deinde quidquid est illud inter iuuenem et senem medium, in utriusque confinio positum, deinde ipsius senectutis optimos annos; nouissime incipit ostendi publicus finis generis humani.

(3) Scopulum esse illum putamus dementissimi: portus est, aliquando petendus, numquam recusandus, in quem si quis intra primos annos delatus est, non magis queri debet quam qui cito nauigauit. Alium enim, ut scis, uenti segnes ludunt ac detinent et tranquillitatis lentissimae taedio lassant, alium pertinax flatus celerrime perfert. (4) Idem euenire nobis puta: alios uita uelocissime adduxit quo ueniendum erat etiam cunctantibus, alios macerauit et coxit.

La qualité plutôt que la quantité

Quae, ut scis, non semper retinenda est; non enim uiuere bonum est, sed bene uiuere. Itaque sapiens uiuet quantum debet, non quantum potest. (5) Videbit ubi uicturus sit, cum quibus, quomodo, quid acturus. Cogitat semper qualia uita, non quanta sit. (sit) Si multa occurrunt molesta et tranquillitatem turbantia, emittit se; nec hoc tantum in necessitate ultima facit, sed cum primum illi coepit suspecta esse fortuna, diligenter circumspicit numquid illic desinendum sit. Nihil existimat sua referre, faciat finem an accipiat, tardius fiat an citius: non tamquam de magno detrimento timet; nemo multum ex stilicidio potest perdere. (6) Citius mori aut tardius ad rem non pertinet, bene mori aut male ad rem pertinet; bene autem mori est effugere male uiuendi periculum.

L'exemple du Rhodien –

Itaque effeminatissimam uocem illius Rhodii existimo, qui cum in caueam coniectus esset a tyranno et tamquam ferum aliquod animal aleretur, suadenti cuidam ut abstineret cibo, 'omnia' inquit 'homini, dum uiuit, speranda sunt'. (7) Ut sit hoc uerum, non omni pretio uita emenda est. Quaedam licet magna, licet certa sint, tamen ad illa turpi infirmitatis confessione non ueniam: ego cogitem in eo qui uiuit omnia posse fortunam, potius quam cogitem in eo qui scit mori nil posse fortunam?

Le suicide n'est pas toujours honorable

(8) Aliquando tamen, etiam si certa mors instabit et destinatum sibi supplicium sciet, non commodabit poenae suae manum: sibi commodaret. Stultitia est timore mortis mori: uenit qui occidat, exspecta. Quid occupas? quare suscipis alienae crudelitatis procurationem? utrum inuides carnifici tuo an parcis? (9) Socrates potuit abstinentia finire uitam et inedia potius quam ueneno mori; triginta tamen dies in carcere et in exspectatione mortis exegit, non hoc animo tamquam omnia fieri possent, tamquam multas spes tam longum tempus reciperet, sed ut praeberet se legibus, ut fruendum amicis extremum Socraten daret. Quid erat stultius quam mortem contemnere, uenenum timere?

(10) Scribonia, grauis femina, amita Drusi Libonis fuit, adolescentis tam stolidi quam nobilis, maiora sperantis quam illo saeculo quisquam sperare poterat aut ipse ullo. Cum aeger a senatu in lectica relatus esset non sane frequentibus exsequis - omnes enim necessarii deseruerant impie iam non reum sed funus -, habere coepit consilium utrum conscisceret mortem an exspectaret. Cui Scribonia 'quid te' inquit 'delectat alienum negotium agere?' Non persuasit illi: manus sibi attulit, nec sine causa. Nam post diem tertium aut quartum inimici moriturus arbitrio si uiuit, alienum negotium agit.

Liberté et responsabilité de chacun

(11) Non possis itaque de re in uniuersum pronuntiare, cum mortem uis externa denuntiat, occupanda sit an exspectanda; multa enim sunt quae in utramque partem trahere possunt. Si altera mors cum tormento, altera simplex et facilis est, quidni huic inicienda sit manus?

Quemadmodum nauem eligam nauigaturus et domum habitaturus, sic mortem exiturus e uita.

(12) Praeterea quemadmodum non utique melior est longior uita, sic peior est utique mors longior. In nulla re magis quam in morte morem animo gerere debemus. Exeat qua impetum cepit: siue ferrum appetit siue laqueum siue aliquam potionem uenas occupantem, pergat et uincula seruitutis abrumpat. Vitam et aliis approbare quisque debet, mortem sibi: optima est quae placet.

(13) Stulte haec cogitantur: 'aliquis dicet me parum fortiter fecisse, aliquis nimis temere, aliquis fuisse aliquod genus mortis animosius'. Vis tu cogitare id in manibus esse consilium ad quod fama non pertinet! Hoc unum intuere, ut te fortunae quam celerrime eripias; alioquin aderunt qui de facto tuo male existiment.

Que répondre à ceux qui s'opposent aux suicide

(14) Inuenies etiam professos sapientiam qui uim afferendam uitae suae negent et nefas iudicent ipsum interemptorem sui fieri: exspectandum esse exitum quem natura decreuit. Hoc qui dicit non uidet se libertatis uiam cludere: nihil melius aeterna lex fecit quam quod unum introitum

nobis ad uitam dedit, exitus multos. (15) Ego exspectem uel morbi crudelitatem uel hominis, cum possim per media exire tormenta et aduersa discutere ? Hoc est unum cur de uita non possimus queri: neminem tenet. Bono loco res humanae sunt, quod nemo nisi uitio suo miser est. Placet? uiue: non placet? licet eo reuerti unde uenisti. (16) Ut dolorem capitis leuares, sanguinem saepe misisti; ad extenuandum corpus uena percutitur. Non opus est uasto uulnere diuidere praecordia: scalpello aperitur ad illam magnam libertatem uia et puncto securitas constat.

Mettre en pratique une philosophie de la liberté

Quid ergo est quod nos facit pigros inertesque? Nemo nostrum cogitat quandoque sibi ex hoc domicilio exeundum; sic ueteres inquilinos indulgentia loci et consuetudo etiam inter iniurias detinet. (17) Vis aduersus hoc corpus liber esse? tamquam migraturus habita. Propone tibi quandoque hoc contubernio carendum: fortior eris ad necessitatem exeundi. Sed quemadmodum suus finis ueniet in mentem omnia sine fine concupiscentibus? (18) Nullius rei meditatio tam necessaria est; alia enim fortasse exercentur in superuacuum. Aduersus paupertatem praeparatus est animus: permansere diuitiae. Ad contemptum nos doloris armauimus: numquam a nobis exegit huius uirtutis experimentum integri ac sani felicitas corporis. Ut fortiter amissorum desideria pateremur praecepimus nobis: omnis quos amabamus superstites fortuna seruauit. (19) Huius unius rei usum qui exigat dies ueniet.

Faut-il être un héros pour recourir au suicide ?

Non est quod existimes magnis tantum uiris hoc robur fuisse quo seruitutis humanae claustra perrumperent; non est quod iudices hoc fieri nisi a Catone non posse, qui quam ferro non emiserat animam manu extraxit: uilissimae sortis homines ingenti impetu in tutum euaserunt, cumque e commodo mori non licuisset nec ad arbitrium suum instrumenta mortis eligere, obuia quaeque rapuerunt et quae natura non erant noxia ui sua tela fecerunt.

Premier exemple

(20) Nuper in ludo bestiariorum unus e Germanis, cum ad matutina spectacula pararetur, secessit ad exonerandum corpus - nullum aliud illi dabatur sine custode secretum; ibi lignum id quod ad emundanda obscena adhaerente spongia positum est totum in gulam farsit et interclusis faucibus spiritum elisit. Hoc fuit morti contumeliam facere. Ita prorsus, parum munde et parum decenter: quid est stultius quam fastidiose mori?

(21) O uirum fortem, o dignum cui fati daretur electio! Quam fortiter ille gladio usus esset, quam animose in profundam se altitudinem maris aut abscisae rupis immisisset! Undique destitutus inuenit quemadmodum et mortem sibi deberet et telum, ut scias ad moriendum nihil aliud in mora esse quam uelle. Existimetur de facto hominis acerrimi ut cuique uisum erit, dum hoc constet, praefendam esse spurcissimam mortem seruituti mundissimae.

Deuxième exemple

(22) Quoniam coepi sordidis exemplis uti, perseuerabo; plus enim a se quisque exiget, si uiderit hanc rem etiam a contemptissimis posse contemni. Catones Scipionesque et alios quos audire cum admiratione consueuimus supra imitationem positos putamus: iam ego istam uirtutem habere tam multa exempla in ludo bestiarum quam in ducibus belli ciuilibus ostendam. (23) Cum adueheretur nuper inter custodias quidam ad matutinum spectaculum missus, tamquam somno premente nutaret, caput usque eo demisit donec radiis insereret, et tamdiu se in sedili suo tenuit donec ceruicem circumactu rotae frangeret; eodem uehiculo quo ad poenam ferebatur effugit. (24) Nihil obstat erumpere et exire cupienti: in aperto nos natura custodit. Cui permittit necessitas sua, circumspiciat exitum mollem; cui ad manum plura sunt per quae sese asserat, is dilectum agat et qua potissimum liberetur consideret: cui difficilis occasio est, is proximam quamque pro optima arripiat, sit licet inaudita, sit noua. Non deerit ad mortem ingenium cui non defuerit animus. (25) Vides quemadmodum extrema quoque mancipia, ubi illis stimulos adegit dolor, excitentur et intentissimas custodias fallant? Ille uir magnus est qui mortem sibi non tantum imperauit sed inuenit.

Troisième exemple

Ex eodem tibi munere plura exempla promisi. (26) Secundo naumachiae spectaculo unus e barbaris lanceam quam in aduersarios acceperat totam iugulo suo mersit. 'Quare, quare' inquit 'non omne tormentum, omne ludibrium iamdudum effugio? quare ego mortem armatus exspecto?' Tanto hoc speciosius spectaculum fuit quanto honestius mori discunt homines quam occidere. (27)

Conclusion

Quid ergo? quod animi perditum quoque noxiosum habent non habebunt illi quos aduersus hos casus instruxit longa meditatio et magistra rerum omnium ratio? Illa nos docet fati uarios esse accessus, finem eundem, nihil autem interesse unde incipiat quod uenit. (28) Eadem illa ratio monet ut si licet moriaris <quemadmodum placet, si minus> quemadmodum potes, et quidquid obuenerit ad uim afferendam tibi inuadas. Iniuriosum est rapto uiuere, at contra pulcherrimum mori rapto. Vale.

C - Textes complémentaires

1) Sénèque, Lettres à Lucilius , IX, 77

SUR LA FLOTTE D'ALEXANDRIE.- MORT DE MARCELLINUS.

Aujourd'hui nous avons vu paraître tout à coup les vaisseaux d'Alexandrie, ceux qui d'ordinaire devancent la flotte et en annoncent l'arrivée : on leur donne le nom de tabellaires. Leur vue est une fête pour la Campanie ; la foule se presse sur les jetées de Pouzzoles; et quel que soit le nombre des vaisseaux qu'on aperçoit, on reconnaît ceux d'Alexandrie à leur voile : car seuls ils ont le droit de déployer la voile de perroquet dont les autres bâtiments se servent en pleine mer.

Il n'est rien, en effet, qui aide la marche du navire comme la partie haute des voiles : c'est de là surtout qu'il reçoit son impulsion. Aussi, lorsque le vent redouble et qu'il est trop violent, on baisse la vergue pour diminuer sa force. Dès que les navires ont abordé à l'île de Caprée et à ce promontoire d'où « Pallas contemple la mer agitée par la tempête, » tous doivent se contenter d'une voile, à l'exception de ceux d'Alexandrie, dont la voile de perroquet est la marque distinctive.

Tandis que tout le monde se précipitait sur le rivage, j'ai trouvé un plaisir indicible à rester dans l'inertie : au moment de recevoir des lettres de mes correspondants, je ne me suis point pressé de savoir quel était l'état de mes affaires et ce qu'on pourrait me mander de nouveau. C'est que depuis longtemps il n'y a pour moi ni pertes ni profits. Je devrais penser ainsi, quand même je ne serais pas si vieux; mais je le dois aujourd'hui plus que jamais, puisque, si peu que je possédasse, il me resterait toujours plus de provisions que je n'ai de chemin à faire, surtout quand rien ne me force d'achever le voyage. Sans doute le voyage est imparfait, quand on s'arrête à moitié route ou en deçà du terme qu'on s'était proposé ; mais la vie n'est jamais imparfaite, quand elle est honnête. Quelque part que vous la finissiez, si vous la finissez bien, elle est complète. Mais il faut souvent avoir le courage de finir, et, pour cela, il n'est pas besoin de motifs bien puissants; car les motifs qui nous retiennent ne le sont guère.

Tullius Marcellinus, que vous avez fort bien connu, qui eut une jeunesse si tranquille et une vieillesse si précoce, se sentant attaqué d'une maladie qui n'était pas incurable, mais longue et assujettissante, se mit un jour à délibérer sur sa mort. Il convoqua plusieurs de ses amis. L'un, par timidité, lui conseillait ce qu'il se serait conseillé à lui-même; tel autre, par flatterie et par faiblesse, lui donnait le conseil qu'il pensait devoir être le plus agréable. Un stoïcien de nos amis, homme d'un mérite rare, ou plutôt, pour le louer en termes dignes de lui, homme de décision et de cœur, l'exhorta de la manière, selon moi, la plus convenable. « Mon cher Marcellinus, ne vous tourmentez pas, comme si vous délibériez d'une affaire importante! Ce n'est pas une si grande affaire que de vivre; vos esclaves vivent tous, et les animaux aussi vivent : une grande affaire, c'est de mourir honnêtement, sagement et avec courage. Songez combien il y a de temps que vous faites la même chose: manger, dormir, se livrer aux passions honteuses, voilà le cercle d'où l'on ne sort pas. Pour se donner la mort, il n'est pas nécessaire d'être sage, fort, ou malheureux; il suffit d'être dégoûté de la vie. »

Marcellinus n'avait pas besoin d'être conseillé, mais secondé: seulement ses esclaves refusaient de lui obéir. Notre stoïcien, après avoir dissipé leurs craintes, leur fit comprendre qu'ils couraient bien plus de danger, s'il restait incertain que la mort de leur maître eût été volontaire; il ajouta qu'il était d'aussi mauvais exemple d'empêcher leur maître de se tuer que de le tuer. Puis il invita Marcellinus lui-même à ne pas être inhumain : "De même, lui dit-il, qu'après le repas on partage les reliefs à ceux qui ont servi; ainsi, en terminant sa carrière, il est bien de faire quelque chose pour ceux qui ont été vos serviteurs pendant toute votre vie. » Marcellinus était facile et donnait volontiers du sien. Il distribua donc de petites sommes à ses esclaves, et prit aussi la peine de les consoler. Il n'eut pas besoin d'employer le fer ni de répandre son sang : il demeura trois jours sans manger, et fit dresser une tente dans sa chambre à coucher. Il ordonna ensuite d'apporter une baignoire où il resta longtemps; et, la faisant remplir petit à petit d'eau chaude, il

s'éteignit insensiblement, non sans ressentir une sorte de plaisir, assez semblable à celui que cause (je l'ai moi-même éprouvé) une douce défaillance à ceux qui sont sujets à s'évanouir.

Je me suis laissé aller à ce récit, qui sans doute ne vous déplaira pas; il vous apprend la mort d'un ami, et une mort qui n'a rien eu de pénible ni de douloureux. Quoiqu'il se soit détruit lui-même, il est parti doucement, et s'est comme échappé de la vie. Ce récit d'ailleurs peut ne pas être inutile : parfois la nécessité demande de pareils exemples. Souvent, quand il conviendrait de mourir, nous ne le voulons pas, et il arrive que nous mourons quand nous le voulons pas. Personne n'est assez ignorant pour ne pas savoir qu'il doit mourir un jour; cependant, quand le moment est venu, on tergiverse, on tremble, on pleure. Ne regarderiez-vous pas comme le plus grand des fous celui qui se lamenterait de n'être pas au monde depuis mille ans? Non moins fou est celui qui se lamente de ne pas devoir rester au monde mille ans encore. N'être plus et n'avoir pas été sont même chose; il s'agit toujours d'un temps qui ne nous appartient pas. Le point où vous avez été jeté vous a-t-il été donné pour que vous l'étendiez selon votre fantaisie? Eh bien! pourquoi ces pleurs? pourquoi ces vœux ? c'est peine perdue.

" Cessez d'espérer que nos prières fassent changer les arrêts des dieux". Ces arrêts, fixes et irrévocables, émanent d'une nécessité suprême et éternelle. Vous irez où vont tous les êtres. Qu'y a-t-il là dedans de nouveau pour vous? Telle est la loi de votre existence; ç'a été le sort de votre père, de votre mère, de vos aïeux, de tous ceux qui vous ont précédé ; il en sera ainsi de tous ceux qui viendront après vous. Une chaîne irrésistible, qu'aucun effort ne peut briser, unit et entraîne tous les êtres. Considérez combien de générations vous ont précédé, combien vous suivront, combien vous accompagneront! Vous seriez plus fort, j'imagine, si plusieurs milliers d'hommes mouraient en même temps que vous. Eh bien ! au moment même où vous balancez à mourir, des milliers d'hommes et d'animaux expirent de mille manières différentes. Avez-vous donc espéré ne jamais arriver au but où vous marchiez sans cesse? Il n'est pas de route qui n'ait un terme.

Vous croyez que je vais vous citer les exemples des grands hommes? je ne vous citerai que ceux des enfants. On a gardé le souvenir de ce Lacédémonien, encore impubère, qui, ayant été fait prisonnier, s'écriait, dans son langage dorique : Je ne serai pas esclave ! et tint parole. A la première fonction servile et avilissante qu'on exigea de lui (il s'agissait d'apporter un vase d'usage obscène), il se brisa la tête contre la muraille. Et la liberté est si près de nous! et il est des gens qui se résignent à la servitude ! N'aimeriez-vous pas mieux voir votre fils périr de cette manière que vieillir lâchement? Pourquoi donc vous troubler, lorsque des enfants savent mourir avec courage ? Si vous ne voulez pas suivre, vous serez entraîné. Faites donc de bon gré ce qu'il vous faudra faire de force. N'aurez-vous pas l'énergie qu'eut un enfant ? ne direz-vous pas comme lui: Je ne veux pas être esclave 1 Hélas ! vous êtes esclave des hommes, vous êtes esclave des choses, vous êtes esclave de la vie !

Car la vie, pour qui ne sait pas mourir, n'est autre chose qu'un esclavage. Eh ! qu'y a-t-il donc que vous attendiez encore ? Sont-ce les plaisirs qui vous arrêtent et vous retiennent ? Vous les avez épuisés ; il n'en est plus pour vous; il n'en est point que la satiété ne vous ait rendus odieux. Vous connaissez la saveur du moût; vous connaissez celle du vin : qu'importe que cent ou mille amphores passent par votre vessie? --- car vous n'êtes qu'une passoire. Vous savez à merveille quel goût ont les huîtres et le surmulet : votre sensualité n'a rien mis en réserve pour vos années à venir. Et c'est à de pareils objets qu'il faut qu'on vous arrache malgré vous! Qu'y a-t-il ailleurs que vous puissiez regretter? sont-ce vos amis et votre patrie? Pour eux, vous ne retarderiez pas votre souper ! Est-ce le soleil aussi? Vous l'éteindriez, si vous pouviez ! Car qu'avez-vous jamais fait qui soit digne de la lumière? Convenez que ce n'est point l'idée d'être privé du sénat, de la place publique, du spectacle même de la nature, qui vous fait différer de mourir: vous quittez à regret le marché, où vous n'avez rien laissé. Vous craignez la mort? Mais comment se fait-il que vous la braviez au milieu des plaisirs? Vous voulez vivre? savez-vous seulement pourquoi? Vous craignez de mourir? savez-vous davantage pourquoi? La vie n'est-elle pas une lente mort? César traversait un jour la voie Latine : un soldat de sa garde, à qui une longue barbe blanche tombait sur la poitrine, l'aborda et lui demanda la mort : « Eh! crois-tu donc vivre?» répondit César.

On devrait faire la même réponse à tous ces êtres pour qui la mort serait un bienfait. « Tu

crains de mourir ? Crois-tu donc vivre? » - Mais je veux vivre, dira quelqu'un; car je fais beaucoup de bien : je quitte à regret les fonctions de la vie, dont je m'acquitte avec conscience et discernement.- Eh quoi! ne sais-tu pas que mourir est une des fonctions de la vie? Tu ne quittes aucun devoir; car on ne t'a pas fixé un certain nombre de devoirs à remplir. Il n'est pas de vie qui ne soit courte. En effet, comparée avec la durée de l'univers, celle même de Nestor est courte, comme aussi celle de Statilia, qui fit graver sur son mausolée qu'elle avait vécu quatre-vingt-dix-neuf ans. Voyez-vous cette vieille qui se glorifie d'avoir si longtemps vécu ! Quelle n'eût pas été son arrogance, si elle fût parvenue à accomplir un siècle ! La vie est comme une pièce de théâtre : ce n'est pas sa durée qui importe, c'est la manière dont elle a été conduite. Il n'est pas question de savoir où vous finirez. Finissez où vous voudrez, pourvu que le dénouement soit bon.

2) Consolation à Marcia

25,1] Proinde non est quod ad sepulcrum fili tui curras ; pessima eius et ipsi molestissima istic iacent, ossa cineresque, non magis illius partes quam uestes aliaque tegimenta corporum. Integer ille nihilque in terris relinquens sui fugit et totus excessit ; paulumque supra nos commoratus, dum expurgatur et inhaerentia uitia situmque omnem mortalisi aevi excutit, deinde ad excelsa sublatus inter felices currit animas. Excepit illum coetus sacer, Scipiones Catonesque, interque contemptores uitae et beneficio [suo] liberos, parens tuus, Marcia.

2] Ille nepotem suum - quamquam illic omnibus omne cognatum est - applicat sibi noua luce gaudentem et uicinorum siderum meatus docet, nec ex coniectura sed omnium ex uero peritus in arcana naturae libens ducit ; utque ignotarum urbium monstrator hospiti gratus est, ita sciscitanti caelestium causas domesticus interpres. Et in profunda terrarum permittere aciem iubet ; iuuat enim ex alto relictia respicere.

3] Sic itaque te, Marcia, gere, tamquam sub oculis patris filique posita, non illorum, quos noueras, sed tanto excelsiorum et in summo locatorum. Erubescere quicquam humile aut uolgare cogitare et mutatos in melius tuos flere ! Aeternarum rerum per libera et uasta spatia dimissi sunt ; non illos interfusa maria discludunt nec altitudo montium aut inuiae ualles aut incertarum uada Syrtium : omnia ibi plana et ex facili mobiles et expediti et in uicem perui sunt intermixtique sideribus

Traduction :

1) Ce n'est donc pas au tombeau de votre fils qu'il vous faut courir. Là ne gît qu'une grossière et gênante dépouille, des cendres, des ossements, qui n'étaient pas plus lui que ses autres vêtements extérieurs. Sans rien perdre, rien laisser de lui, il a fui cette terre, il s'est envolé tout entier ; et, après avoir quelque temps séjourné sur nos têtes pour se purifier des vices inhérents à toute vie mortelle, et se laver de leur longue souillure, il est monté au plus haut des cieux où il plane entre les âmes fortunées, admis dans la société sainte des Scipion, des Caton, de ces contempteurs de la vie, qui durent au trépas leur affranchissement.

2) Là, quoique tous ne soient qu'une même famille, votre père surtout s'unit intimement à votre fils ; il développe à ses jeux, ravi d'une clarté nouvelle, la marche des astres qui l'avoisinent, et se plaît à l'initier à tous les secrets de la nature, non plus par des conjectures vaines, mais par des révélations puisées à la source du vrai. C'est l'hôte qui montre à l'étranger, curieux et charmé, les merveilles d'une ville inconnue ; c'est l'aïeul qui révèle au petit-fils les causes des phénomènes célestes. Leurs regards aiment encore à s'abaisser sur la terre : ils prennent plaisir à contempler du haut de leur gloire ce qu'ils ont quitté.

3) Ah ! songez dans toutes vos actions que vous êtes sous les yeux d'un père et d'un fils, non tels que vous les connûtes, mais tels que sont des êtres parfaits, de véritables citoyens du ciel ; rougissez de toute pensée vulgaire et pusillanime, et de pleurer leur bienheureuse transfiguration. Libres dans l'éternel espace, et jouissant de l'immensité, rien ne les sépare plus, ni les barrières de l'Océan, ni hautes montagnes, ni profondes vallées, ni écueils, ni syrtes périlleux. Toutes leurs voies sont unies ; ils se transportent sur tous les points d'un vol prompt et facile ; leurs âmes se pénètrent l'une l'autre, et brillent confondues parmi les astres.

Les philosophes face à la mort

A – La mort de Sénèque

1) Tacite, *Annales*, XV, 60-64

Poursuivi par Néron, Sénèque se donne la mort. Suicide manqué de son épouse, Pompeia Paulina (15,60-64)

LX (2) À cette mort succéda celle de Sénèque, plus agréable au prince que toutes les autres: non que rien prouvât qu'il eût eu part au complot; mais Néron voulait achever par le fer ce qu'il avait en vain tenté par le poison. (3) Natalis seul avait nommé Sénèque, et il s'était borné à dire "que, celui-ci étant malade, il avait eu mission de le visiter et de se plaindre que sa porte fût fermée à Pison, quand ils devraient plutôt cultiver leur amitié, en se voyant familièrement. À quoi Sénèque avait répondu que des visites mutuelles et de fréquents entretiens ne convenaient ni à l'un ni à l'autre; qu'au reste ses jours étaient attachés à la conservation de Pison." (4) Granius Silvanus, tribun d'une cohorte prétorienne, fut chargé de communiquer cette déposition à Sénèque, et de lui demander s'il reconnaissait les paroles de Natalis et sa propre réponse. Soit hasard, soit dessein, Sénèque était arrivé ce jour-là de Campanie, et il s'était arrêté dans une maison de plaisance, à la quatrième pierre milliaire. Le tribun s'y rendit vers le soir, et entourra la maison de soldats. Sénèque était à table avec sa femme Pompeia Paulina et deux de ses amis, quand il lui exposa le message de l'empereur.

LXI (1) Il répondit "que Natalis était venu chez lui se plaindre, au nom de Pison, que ce dernier ne fût pas admis à lui rendre visite, et que pour excuse il avait allégué sa santé et son amour du repos; que du reste il n'avait aucune raison de préférer les jours d'un particulier à sa propre conservation; qu'il n'avait pas l'esprit enclin à la flatterie; que Néron le savait mieux que personne, ayant plus souvent trouvé en lui un homme libre qu'un esclave." (2) Quand Silvanus eut rapporté ces paroles à Néron, en présence de Poppée et de Tigellinus, les conseillers intimes de ses cruautés, le prince demanda si Sénèque se disposait à quitter la vie. Le tribun assura qu'il n'avait remarqué en lui aucun signe de frayeur, que rien de triste n'avait paru dans ses discours ni sur son visage. À l'instant il reçut l'ordre de retourner et de lui signifier son arrêt de mort. (3) Fabius Rusticus raconte que Silvanus ne prit pas le chemin par où il était venu, mais qu'il se détourna pour aller chez Faenius, et que, après lui avoir exposé les volontés du prince, il lui demanda s'il devait obéir, ce que le préfet lui conseilla de faire. Étrange concours de lâcheté! (4) Silvanus aussi était de la conjuration, et il grossissait le nombre des crimes dont il avait conspiré la vengeance. Il eut toutefois la pudeur de ne pas se montrer; et un centurion entra par son ordre pour notifier à Sénèque la sentence fatale.

LXII (1) Sénèque, sans se troubler, demande son testament, et, sur le refus du centurion, il se tourne vers ses amis, et déclare "que, puisqu'on le réduit à l'impuissance de reconnaître leurs services, il leur laisse le seul bien qui lui reste, et toutefois le plus précieux, l'image de sa vie; que, s'ils gardent le souvenir de ce qu'elle eut d'estimable, cette fidélité à l'amitié deviendra leur gloire." (2) Ses amis pleuraient: lui, par un langage tour à tour consolateur et sévère, les rappelle à la fermeté, leur demandant "ce qu'étaient devenus les préceptes de la sagesse, où était cette raison qui se prémunissait depuis tant d'années contre tous les coups du sort. La cruauté de Néron était-elle donc ignorée de quelqu'un? et que restait-il à l'assassin de sa mère et de son frère, que d'être aussi le bourreau du maître qui éleva son enfance?"

LXIII (1) Après ces exhortations, qui s'adressaient à tous également, il embrasse sa femme, et, s'attendrissant un peu en ces tristes instants, il la prie, il la conjure "de modérer sa douleur; de ne pas nourrir des regrets éternels; de chercher plutôt, dans la contemplation d'une vie toute consacrée à la vertu, de nobles consolations à la perte d'un époux." Pauline proteste qu'elle aussi est décidée à mourir; et elle appelle avec instance la main qui doit frapper. (2) Sénèque ne voulut pas s'opposer à sa gloire; son amour d'ailleurs craignait d'abandonner aux outrages une femme qu'il chérissait uniquement. "Je t'avais montré, lui dit-il, ce qui pouvait te gagner à la vie: tu préfères l'honneur de la mort; je ne t'envierai pas le mérite d'un tel exemple. Ce courageux trépas, nous le subirons l'un et l'autre d'une constance égale; mais plus d'admiration consacrerà ta fin." Ensuite le même fer leur ouvre les veines des bras. (3) Sénèque, dont le corps affaibli par les années et par l'abstinence laissait trop lentement échapper le sang, se fait aussi

couper les veines des jambes et des jarrets. Bientôt, dompté par d'affreuses douleurs, il craignit que ses souffrances n'abattissent le courage de sa femme, et que lui-même, en voyant les tourments qu'elle endurait, ne se laissât aller à quelque faiblesse; il la pria de passer dans une chambre voisine. Puis, retrouvant jusqu'en ses derniers moments toute son éloquence, il appela des secrétaires et leur dicta un assez long discours. Comme on l'a publié tel qu'il sortit de sa bouche, je m'abstiendrai de le traduire en des termes différents.

LXIV - (1) Néron, qui n'avait contre Pauline aucune haine personnelle, et qui craignait de soulever les esprits par sa cruauté, ordonna qu'on l'empêchât de mourir. Pressés par les soldats, ses esclaves et ses affranchis lui bandent les bras et arrêtent le sang. On ignore si ce fut à l'insu de Pauline; (2) car (telle est la malignité du vulgaire) il ne manqua pas de gens qui pensèrent que, tant qu'elle crut Néron inexorable, elle ambitionna le renom d'être morte avec son époux, mais qu'ensuite, flattée d'une plus douce espérance, elle se laissa vaincre aux charmes de la vie. Elle la conserva quelques années seulement, gardant une honorable fidélité à la mémoire de son mari, et montrant assez, par la pâleur de son visage et la blancheur de ses membres, à quel point la force vitale s'était épuisée en elle. (3) Quant à Sénèque, comme le sang coulait péniblement et que la mort était lente à venir, il pria Staius Annaeus, qu'il avait reconnu par une longue expérience pour un ami sûr et un habile médecin, de lui apporter le poison dont il s'était pourvu depuis longtemps, le même qu'on emploie dans Athènes contre ceux qu'un jugement public a condamnés à mourir. Sénèque prit en vain ce breuvage: ses membres déjà froids et ses vaisseaux rétrécis se refusaient à l'activité du poison. (4) Enfin il entra dans un bain chaud, et répandit de l'eau sur les esclaves qui l'entouraient, en disant: "J'offre cette libation à Jupiter Libérateur." Il se fit ensuite porter dans une étuve, dont la vapeur le suffoqua. Son corps fut brûlé sans aucune pompe il l'avait ainsi ordonné par un codicille, lorsque, riche encore et très puissant, il s'occupait déjà de sa fin.

2) Iconographie



Luca Giordano, *La mort de Sénèque*, vers 1684 - huile sur toile 155 cm x 188 cm

© [Louvre.edu] - Photo Erich Lessing



"La mort de Sénèque", Paul Rubens, 1615 - huile sur toile, Museo del Prado, Madrid

2) Cicéron, *Tusculanes*, I, 96 sqq (XL-XLI) : “La mort de Socrate : une réécriture du Phédon”

XL. Que j'aime à me représenter le grand courage de Thérémène! Car sa mort, quoiqu'on ne puisse la lire sans pleurer, n'est pourtant digne que d'admiration, et nullement de pitié. Ayant été mis en prison par l'ordre des trente Tyrans, il avala, comme s'il avait eu soif, la liqueur empoisonnée : et après avoir bu, il jeta ce qui en restait, de manière que cela fit un peu de bruit. *Je la porte*, dit-il en souriant, *au beau Critias*, qui avait été de tous ses juges le plus acharné à sa perte. Les Grecs ont cette coutume dans leurs festins, de nommer, quand ils ont bu, celui à qui la coupe doit passer. Ce grand homme, lorsque déjà le poison courait dans ses veines, plaisanta; et bientôt après sa mort, celle de Critias vérifia son présage. Une intrépidité si marquée, et poussée si loin, mériterait-elle nos louanges, si la mort était un mal? A quelques années de là, Socrate, livré à des juges aussi injustes que l'avaient été les Tyrans à l'égard de Thérémène, est mis dans la même prison, et condamné à boire dans la même coupe. Quel discours donc tient-il à ses juges après que sa sentence lui a été prononcée? Le voici, tel que Platon l'a rendu.

XLI. «Je suis véritablement plein de cette espérance, que la mort qui m'attend, sera un avantage pour moi. Car il faut nécessairement l'un des deux, ou qu'à la mort nous perdions tout sentiment, ou qu'en sortant de ces lieux nous allions en d'autres. Si donc nous perdons tout sentiment, et que la mort ressemble à un profond sommeil, dont la tranquillité n'est troublée par aucun songe, bons Dieux ! que l'on gagne à mourir? Y a-t-il bien des jours qui soient préférables à une nuit passée dans un si doux sommeil? Et supposé qu'après la mort, toute l'éternité ressemble à une telle nuit, quel homme plus heureux que moi! Mais si, comme on le dit, la mort nous envoie dans un séjour destiné à une autre vie, c'est un bonheur plus grand encore. Quoi, échapper d'entre les mains de juges qui n'en ont que le nom; se trouver devant Minos, Rhadamanthe, Éaque, Triptolème, qui sont de véritables juges; et n'avoir plus de commerce qu'avec des âmes qui ont toujours chéri la justice et la probité! Que pensez-vous d'un voyage dont le terme est si agréable? Vous paraît-il que de pouvoir converser avec Orphée, avec Musée, avec Homère, Hésiode, cela soit à compter pour peu? Je voudrais, s'il était possible, mourir plusieurs fois, pour arriver où l'on jouit de cette félicité. Quel charme pour moi d'y voir Palamède, Ajax, tant d'autres qui ont été injustement condamnés! Il me semble qu'à nous conter nos aventures, nous y trouverions un plaisir réciproque. Mais un plaisir que je mettrais au-dessus de tous, ce serait d'y passer le temps à interroger, à examiner les uns et les autres, comme j'ai fait ici, pour démêler ceux qui ont été véritablement sages, d'avec ceux qui, ne l'étant pas, se piquaient de l'être. J'y étudierais, par exemple, quelle a été la sagesse du roi Agamemnon, celle d'Ulysse, de Sisyphe, d'une infinité d'autres hommes et femmes. Et pour avoir fait cet examen, il ne m'arriverait point, comme ici, d'être condamné au dernier supplice. Juges, qui avez été d'avis de m'absoudre, ne vous faites pas non plus une idée terrible de la mort. Un homme de bien, ni pendant la vie, ni après la mort, ne peut recevoir de mal. Jamais les Dieux immortels ne l'abandonnent. Et ce qui m'arrive à moi, n'est point l'effet du hasard. Je ne me plains, ni de ceux qui m'ont accusé, ni de ceux qui m'ont condamné ou si j'ai à m'en plaindre, c'est seulement parce que leur intention était de me nuire.» La fin de son discours mérite encore plus d'attention. « Il est temps », dit-il, « que nous nous séparions, moi, pour mourir; vous, pour continuer à vivre. Des deux lequel est le meilleur? Les Dieux immortels le savent, mais je crois qu'aucun homme ne le sait ».

>>> Cicéron philosophe

Marcus Tullius Cicero, 106-43 av. JC

Au cours de son long séjour de formation en Grèce le jeune Cicéron avait fréquenté les philosophes presque autant que les rhéteurs : il affirme à maintes reprises que sa passion pour les études philosophiques ne l'a jamais quitté.

Lorsque les aléas de la vie politique le contraignent à un *otium litteratum*, il conçoit et réalise le projet de **fonder une littérature philosophique en langue latine**. Au lendemain de son exil, il écrit trois grands dialogues philosophiques : le **De Oratore** (55) s'interrogeant sur l'orateur idéal et développant une philosophie de l'éloquence, le **De Republica** consacré à la question du régime politique idéal, puis le **De Legibus** sur les fondements du droit, où il propose une constitution pour Rome.

Dans ce triptyque, le débat est confié à des personnages éminents : les orateurs Crassus et Antoine, Scipion et ses proches pour le *De Republica*, enfin Cicéron et ses amis.

Après la guerre civile, sous la dictature de César Cicéron se consacre à nouveau à la philosophie : il écrit les **Premières et Secondes Académiques** (exposé des thèses de l'école de Platon), le **De finibus bonorum et malorum** (où s'opposent épicurisme et stoïcisme), les **Tusculanes** (traite de questions morales), le **De natura deorum** (réflexion critique sur l'existence de dieux)

Après l'assassinat de César (44ac) il publie le **De Senectute**, le *De fato*, le *De Amicitia*, et enfin le *De officiis* (traité sur les devoirs). Au moment où il compose ce testament philosophique dédié à son propre fils, Cicéron prononce les *Philippiques* et lutte quotidiennement contre Antoine, au péril de sa vie.

Très influencé par le style de **Platon** (il l'appelait *summus poeta*), Cicéron emprunte au platonisme de son temps (la Nouvelle Académie) une **démarche idéaliste** et la méthode des **exposés contradictoires** (*disputatio in utramque partem*). Mais au fil des années son inclination pour les hautes valeurs morales du **stoïcisme** s'affirme – à condition de ramener cette doctrine trop dure à un « **stoïcisme à visage humain** », prêché dans le *De Officiis*.

Méfiant à l'égard de tout dogmatisme, Cicéron est très soucieux de donner à l'expression de la philosophie une grande **qualité littéraire** : son expérience de l'argumentation permet de concilier **rhétorique et philosophie**.



Le Jeune Cicéron lisant, fresque de Vincenzo Foppa de Brescia, datée vers 1464

3) Texte source : Platon, *Phédon*, 66

A ces mots, Criton fit signe à son, esclave, qui se tenait près de lui. L'esclave sortit et, après être resté un bon moment, rentra avec celui qui devait donner le poison, qu'il portait tout broyé dans une coupe. En voyant cet homme, Socrate dit : « Eh bien, mon brave, comme tu es au courant de ces choses, dis-moi ce que j'ai à faire. — Pas autre chose, répondit-il, que de te promener, quand tu auras bu, jusqu'à ce que tu sentes tes jambes s'alourdir, et alors de te coucher ; le poison agira ainsi de lui-même. » En même temps il lui tendit la coupe. Socrate la prit avec une sérénité parfaite, Échécrate, sans trembler, sans changer de couleur ni de visage ; mais regardant l'homme en dessous de ce regard de taureau qui lui était habituel : « Que dirais-tu, demanda-t-il, si je versais un peu de ce breuvage en libation à quelque dieu ? Est-ce permis ou non ? — Nous n'en broyons, socrate, dit l'homme, que juste ce qu'il en faut boire. — J'entends, Dit-il. Mais on peut du moins et l'on doit même prier les dieux pour qu'ils favorisent le passage de ce monde à l'autre ; c'est ce que je leur demande moi-même et puissent-ils m'exaucer ! » Tout en disant cela, il portait la coupe à ses lèvres, et il la vida jusqu'à la dernière goutte avec une aisance et un calme parfaits.

Jusque-là nous avions eu presque tous assez de force pour retenir nos larmes ; mais en le voyant boire, et quand il eut bu, nous n'en fûmes plus les maîtres. Moi-même, j'eus beau me contraindre ; mes larmes s'échappèrent à flots ; alors je me voilai la tête et je pleurai sur moi-même ; car ce n'était pas son malheur, mais le mien que je déplorais, en songeant de quel ami j'étais privé. Avant moi déjà, criton n'avait pu contenir ses larmes et il s'était levé de sa place. Pour Apollodore, qui déjà auparavant n'avait pas un instant cessé de pleurer, il se mit alors à hurler et ses pleurs et ses plaintes fendirent le cœur à tous les assistants, excepté Socrate lui-même. « Que faites-vous là, s'écria-t-il, étranges amis ? Si j'ai renvoyé les femmes, c'était surtout pour éviter ces lamentations déplacées ; car j'ai toujours entendu dire qu'il fallait mourir sur des paroles de bon augure. Soyez donc calmes et fermes. » En entendant ces reproches, nous rougîmes et nous retînmes de pleurer.

Quant à lui, après avoir marché, il dit que ses jambes s'alourdissaient et il se coucha sur le dos, comme l'homme le lui avait recommandé. Celui qui lui avait donné le poison, le tâtant de la main, examinait de temps à autre ses pieds et ses jambes ; ensuite, lui ayant fortement pincé le pied, il lui demanda s'il sentait quelque chose. Socrate répondit que non. Il lui pinça ensuite le bas des jambes et, portant les mains plus haut, il nous faisait voir ainsi que le corps se glaçait et se raidissait. Et le touchant encore, il déclara que, quand le froid aurait gagné le cœur, Socrate s'en irait. Déjà la région du bas-ventre était à peu près refroidie, lorsque, levant son voile, car il s'était voilé la tête, Socrate dit, et ce fut sa dernière parole : « Criton, nous devons un coq à Asclépios ; payez-le, ne l'oubliez pas. — Oui, ce sera fait, dit Criton, mais vois si tu as quelque autre chose à nous dire. » A cette question il ne répondit plus ; mais quelques instants après il eut un sursaut. L'homme le découvrit : il avait les yeux fixes. En voyant cela, Criton lui ferma la bouche et les yeux.

Prolongements

1) Qu'est-ce qu'un stoïcien ?

Mais montrez-moi un Stoïcien, si vous en avez un. Où cela et comment ? Oui, vous pouvez m'en montrer des milliers qui récitent les sentences stoïciennes. Mais ces mêmes individus récitent-ils moins bien les sentences épicuriennes ? Et les sentences péripatéticiennes, ne les expliquent-ils pas aussi exactement ? Qu'est-ce donc qu'un Stoïcien ? De même que nous appelons « phidiasque » une statue modelée selon l'art de Phidias, de même, montrez-moi un homme modelé sur les jugements qu'il profère. Montrez-moi un homme malade et heureux, en danger et heureux, mourant et heureux, exilé et heureux, discrédité et heureux. Montrez-le. J'ai le désir, par les dieux, de contempler un Stoïcien.

Mais vous ne pouvez me montrer l'homme ainsi modelé. Montrez-moi, du moins, celui qui se modèle, celui qui s'est orienté dans cette direction. Faites-moi cette faveur. Ne refusez pas à un vieillard la vue d'un spectacle que jusqu'à ce jour je n'ai pas contemplé. Vous imaginez-vous que vous devez me montrer le Zeus de Phidias ou l'Athéna, un objet d'ivoire et d'or ? C'est une âme que l'un de vous doit me montrer, une âme d'homme, qui veuille faire avec Dieu une seule volonté et ne plus récriminer contre Dieu ou contre un homme, ne plus faillir dans ses entreprises, ne plus se heurter à des obstacles, ne plus s'irriter, ne plus céder à l'envie ou à la jalousie (pourquoi donc user de circonlocutions ?), devenir un dieu au lieu d'un homme et, dans ce misérable corps mortel, aspirer à la société de Zeus. Montrez-le.

Mais vous ne le pouvez. Pourquoi donc vous duper vous-mêmes et vous jouer des autres ? Et pourquoi, recouverts d'un masque étranger, vous produire au dehors, voleurs et pillards de ces noms et de ces réalités qui ne vous conviennent pas du tout ? »

Epictète, Entretiens II, 19, 22-29

2) Le stoïcien, tyran de lui-même

C'est « conformément à la nature » que vous voulez vivre ! Ô nobles stoïciens, quelle duperie est la vôtre ! Imaginez une organisation telle que la nature, prodigue sans mesure, indifférente sans mesure, sans intentions et sans égards, sans pitié et sans justice, à la fois féconde, et aride, et incertaine, imaginez l'indifférence elle-même érigée en puissance, — comment pourriez-vous vivre conformément à cette indifférence ? Vivre, n'est-ce pas précisément l'aspiration à être différent de la nature ? La vie ne consiste-t-elle pas précisément à vouloir évaluer, préférer, à être injuste, limité, autrement conformé ? Or, en admettant que votre impératif « vivre conformément à la nature » signifiât au fond la même chose que « vivre conformément à la vie » — ne pourriez-vous pas vivre ainsi ? Pourquoi faire un principe de ce que vous êtes vous-mêmes, de ce que vous devez être vous-mêmes ? — De fait, il en est tout autrement : en prétendant lire, avec ravissement, le canon de votre loi dans la nature, vous aspirez à toute autre chose, étonnants comédiens qui vous dupez vous-mêmes ! Votre fierté veut s'imposer à la nature, y faire pénétrer votre morale, votre idéal ; vous demandez que cette nature soit une nature « conforme au Portique » et vous voudriez que toute existence n'existât qu'à votre image — telle une monstrueuse et éternelle glorification du stoïcisme universel ! Malgré tout votre amour de la vérité, vous vous contraignez, avec une persévérance qui va jusqu'à vous hypnotiser, à voir la nature à un point de vue faux, c'est-à-dire stoïque, tellement que vous ne pouvez plus la voir autrement. Et, en fin de compte, quelque orgueil sans limite vous fait encore caresser l'espoir dément de pouvoir tyranniser la nature, parce que vous êtes capables de vous tyranniser vous-mêmes — car le stoïcisme est une tyrannie infligée à soi-même, — comme si le stoïcien n'était pas lui-même un *morceau* de la nature ?... Mais tout cela est une histoire vieille et éternelle : ce qui arriva jadis avec les stoïciens se produit aujourd'hui encore dès qu'un philosophe commence à croire en lui-même. Il crée toujours le monde à son image, il ne peut pas faire autrement

Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, I, 9 (1886)

3) Sujets de réflexion

Quelle définition du sage peut-on dégager des textes de Sénèque ?

Sénèque déprécie-t-il la vie ?

Quel est le rôle de la Fortune ?

Quel lien établir entre suicide et liberté ?

Quel est le rôle des *exempla* ?

Pourquoi peut-on dire de Sénèque qu'il est un maître d'éloquence ?

Qu'apporte la forme épistolaire à son message philosophique ?



Claude Joseph Vernet, *Le Naufrage*, 1759, Bruges, Groening Museum